

## Poèmes autour de l’Affiche rouge 1/3

## Légion (poème sur l’Affiche rouge)

Si j’ai le droit de dire en français aujourd’hui  
Ma peine et mon espoir, ma colère et ma joie  
Si rien ne s’est voilé définitivement  
De notre rêve immense et de notre sagesse

C’est que des étrangers comme on les nomme encore  
Croyaient à la justice ici bas et concrète  
Ils avaient dans leur sang le sang de leurs semblables  
Ces étrangers savaient quelle était leur patrie

La liberté d’un peuple oriente tous les peuples  
Un innocent aux fers enchaîne tous les hommes  
Et qui se refuse à son coeur sait sa loi  
Il faut vaincre le gouffre et vaincre la vermine

Ces étrangers d’ici qui choisirent le feu  
Leurs portraits sur les murs sont vivants pour toujours  
Un soleil de mémoire éclaire leur beauté  
Ils ont tué pour vivre ils ont crié vengeance

Leur vie tuait la mort au coeur d’un miroir fixe  
Le seul vœu de justice a pour écho la vie  
Et lorsqu’on n’entendra que cette voix sur terre  
Lorsqu’on ne tuera plus ils seront bien vengés.  
Et ce sera justice.

## Paul Éluard



Paul Éluard à l’âge de 25 ans.

D.R.

## PAUL ÉLUARD

Le 14 décembre 1895, Eugène Emile Paul Grindel naît à Saint-Denis, d’une mère couturière et d’un père comptable. En 1900, Monsieur Grindel fonde son cabinet immobilier qui ne tarde pas à prospérer. Paul n’aura jamais besoin de travailler pour gagner sa vie. Il entame de brillantes études mais à seize ans, les médecins diagnostiquent une tuberculose pulmonaire. Il interrompt sa scolarité et part dans un sanatorium en Suisse. Il y écrit son premier recueil de poèmes, édité le 1<sup>er</sup> décembre 1913 : *Premiers Poèmes*, sous-titré « Loisirs, Pierrot, Les cinq rondels du tout jeune homme ».

En août 1914, il polycopie lui-même dix poèmes qu’il intitule *Le Devoir*. Il signe Paul Éluard, le nom de jeune fille de sa grand-mère maternelle. En juillet 1917, après un passage au front, paraît la plaquette *Le Devoir et l’Inquiétude*, suivie, un an plus tard, des *Poèmes pour la Paix*. Ceux-ci attirent l’attention de Jean Paulhan, futur directeur de la Nouvelle revue française (NRF), qui présente Éluard aux premiers surréalistes. Devenu dadaïste, Éluard publie un recueil : *Les Animaux et leurs Hommes, les Hommes et leurs Animaux*, et fonde même sa propre revue dada : *Proverbe*. Mais dès 1922, Éluard ne jure plus que par ce qu’on appelle bientôt le « surréalisme ».

Communiste à partir de 1926, il se fait exclure du Parti en 1933, mais continue néanmoins à militer dans les organisations de gauche. En 1936, Éluard devient vraiment un poète engagé et renoue avec le P.C.F., seul parti à ses yeux qui s’implique dans la guerre d’Espagne. Pendant la Seconde Guerre mondiale, Éluard rédige de nombreux textes pour soutenir la Résistance et reconforter la population. Poèmes publiés avec les moyens du bord, mais qui sont autant de tracts subversifs, que l’on se passe sous le manteau, que les avions de la Résistance parachutent dans les maquis, que diffusent le soir les radios clandestines. On se met bientôt à savoir par cœur les strophes de son poème *Liberté*.

À la Libération, Éluard est salué par le grand public ; la parution de *Poésie ininterrompue* en janvier 1946 connaît un vif succès. Mais le 28 novembre 1946, Nusch, la fidèle compagne depuis dix-sept ans, succombe brutalement à une hémorragie cérébrale, ce qui plonge Paul dans une douleur profonde dont il pense ne jamais se relever. Éluard travaille à *Poésie ininterrompue II*. Le 18 novembre 1952 il meurt d’une crise cardiaque. Ses funérailles sont grandioses. On l’enterre au Père-Lachaise, dans l’allée « réservée » aux notables du Parti communiste.

### Strophes pour se souvenir

Vous n’avez réclamé la gloire ni les larmes  
Ni l’orgue ni la prière aux agonisants  
Onze ans déjà que cela passe vite onze ans  
Vous vous étiez servi simplement de vos armes  
La mort n’éblouit pas les yeux des Partisans

Vous aviez vos portraits sur les murs de nos villes  
Noirs de barbe et de nuit hirsutes menaçants  
L’affiche qui semblait une tache de sang  
Parce qu’à prononcer vos noms sont difficiles  
Y cherchait un effet de peur sur les passants

Nul ne semblait vous voir Français de préférence  
Les gens allaient sans yeux pour vous le jour durant  
Mais à l’heure du couvre-feu des doigts errants  
Avaient écrit sous vos photos MORTS POUR LA FRANCE  
Et les mornes matins en étaient différents

Tout avait la couleur uniforme du givre  
À la fin février pour vos derniers moments  
Et c’est alors que l’un de vous dit calmement  
Bonheur à tous Bonheur à ceux qui vont survivre  
Je meurs sans haine en moi pour le peuple allemand

Adieu la peine et le plaisir adieu les roses  
Adieu la vie adieu la lumière et le vent  
Marie-toi sois heureuse et pense à moi souvent  
Toi qui va demeurer dans la beauté des choses  
Quand tout sera fini plus tard en Erivan

Un grand soleil d’hiver éclaire la colline  
Que la nature est belle et que le coeur me fend  
La justice viendra sur nos pas triomphants  
Ma Mélinée ô mon amour mon orpheline  
Et je te dis de vivre et d’avoir un enfant

Ils étaient vingt et trois quand les fusils fleurirent  
Vingt et trois qui donnaient leur cœur avant le temps  
Vingt et trois étrangers et nos frères pourtant  
Vingt et trois amoureux de vivre à en mourir  
Vingt et trois qui criaient la France en s’abattant.

Louis Aragon, *Le roman inachevé*  
Editions Gallimard, 1956.

Une interprétation chantée du poème par la Compagnie Mémoires vives :  
[http://www.dailymotion.com/user/C2L/video/x8w4kz\\_laffiche-rouge-spectacle-a-nos-mor\\_music](http://www.dailymotion.com/user/C2L/video/x8w4kz_laffiche-rouge-spectacle-a-nos-mor_music) Vous pouvez écouter *l’Affiche rouge* dans la liste des chansons inscrites dans la fenêtre au centre de la page d’accueil.



Louis Aragon au milieu des années 30. Il était alors journaliste à l’Humanité.

Coll. Jean Ristat. D.R.

### LOUIS ARAGON

Né en 1897 à Neuilly-sur-Seine, fils naturel de Louis Andrieux (ancien sénateur de Forcalquier) et de Marguerite Toucas, Louis Aragon porte la secrète blessure de n’avoir pas été reconnu par son père, diplomate puis préfet, de 30 ans plus âgé que sa mère, Marguerite Toucas. Celle-ci, afin de préserver l’honneur de sa famille et de son amant, le fait passer pour le fils adoptif de sa mère et Louis Andrieux, pour son parrain. Étudiant brillant, il commence très tôt à composer de la poésie.

Incorporé en 1917, il part pour le front où il rencontre André Breton. La guerre finie, il se consacre avec ferveur à l’écriture. Il participe à la création du mouvement artistique Dada, puis à la naissance du surréalisme. En 1927, avec certains membres du groupe surréaliste, il adhère au Parti communiste français, auquel il reste fidèle jusqu’à la fin de sa vie. Il ne devient critique à l’égard de l’URSS qu’après la mort de Staline et suite aux révélations par Khrouchtchev des crimes du stalinisme.

Il fait partie des poètes qui prirent résolument parti, durant la Seconde Guerre mondiale, pour la résistance contre le nazisme. Poète de la Résistance, il devient après-guerre, avec Paul Éluard et d’autres, le veilleur d’une mémoire. C’est ainsi qu’il compose, en 1954, *Strophes pour se souvenir*, poème célébrant les Francs-tireurs et partisans de la MOI du groupe Manouchian, connus par l’Affiche rouge. Mise en musique par Léo Ferré, *l’Affiche rouge* devient une des chansons les plus poignantes du répertoire français.

Louis Aragon meurt le 24 décembre 1982.



Missak Manouchian photographié par la *Propaganda Abteilung* quelques jours avant son exécution.

Bundesarchiv

### Le miroir et moi

Dans tes yeux de la fatigue et sur ton front tant de rides,  
Parmi tes cheveux les blancs, vois, tant de blancs, camarade...  
Ainsi me parle souvent l’investigateur miroir  
Toutes les fois que, muet, je me découvre seul en lui.

Tous les jours de mon enfance et les jours de ma jeunesse  
Je - cœur parfois tout disjoint - les brimais pour l’holocauste  
Sur l’autel des vanités tyranniques de ce temps,  
Naïf - tenant pour abri l’espoir tant de fois promis.

Comme un forçat supplicié, comme un esclave qu’on brime  
J’ai grandi nu sous le fouet de la gêne et de l’insulte,  
Me battant contre la mort, vivre étant le seul problème...  
Quel guetteur têtue je fus des lueurs et des mirages !

Mais l’amertume que j’ai bue aux coupes du besoin  
S’est faite - fer devenue - que révolte, qu’énergie :  
Se propageant avec fureur mon attente depuis  
Enfouie jusqu’au profond du chant m’est cri élémentaire.

Et qu’importe, peu m’importe :  
Que le temps aille semant sa neige sur mes cheveux !  
Cours fertile qui s’élargit et qui s’approfondit  
Au cœur de toute humanité très maternellement.

Et nous discutons dans un face-à-face, à « contre-temps »,  
Moi naïvement songeur, lui ironique et lucide ;  
Le temps ? Qu’importe ce blanc qu’il pose sur les cheveux :  
Mon âme comme un fleuve est riche de nouveaux courants.

Missak Manouchian

### MISSAK MANOUCHIAN

Né le 1<sup>er</sup> septembre 1906 à Adyaman, en Arménie turque dans une famille de paysans, Missak Manouchian perd son père à l’âge de huit ans. Sa mère meurt peu de temps après victime de la famine. Les atrocités du génocide arménien le marquent définitivement. Arrivé en France en 1924, il enchaîne les petits boulots en menuiserie et profite de ses longues journées de chômage pour se cultiver dans divers domaines. Il fonde deux revues littéraires : *Tchank* et *Machagouyt* et compose également des poèmes.

En 1934, il adhère au parti communiste et intègre le groupe arménien de la MOI, la Main-d’œuvre immigrée. En février 1943, il devient responsable des Francs-tireurs et partisans de la Main-d’œuvre immigrée de la région parisienne. En novembre 1943, il est arrêté avec des dizaines de résistants de son groupe.

Les Allemands choisissent 23 d’entre eux en vue d’un procès qui sera « le support » d’une gigantesque campagne de propagande contre la Résistance mobilisant tous les médias : presse écrite, radio, actualités cinématographiques. Une affiche est placardée dans toutes les grandes villes de France : cette fameuse Affiche rouge présente Manouchian en ces termes : « Arménien, chef de bande, 56 attentats, 150 morts, 600 blessés ».

Missak Manouchian est fusillé avec vingt et un camarades au Mont-Valérien le 21 février 1944. La 23<sup>e</sup> condamnée, Olga Bancic, est décapitée à la prison de Stuttgart le 10 mai 1944.

Extrait de *La Poésie arménienne, Anthologie des origines à nos jours*, sous la direction de Rouben Mélik. Traduction de l’arménien par Gérard Hekimian.